



BRILL

Henri Cordier (1849-1925)

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 24, No. 1 (1925 - 1926), pp. 1-15

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526773>

Accessed: 19/02/2011 16:13

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>



HENRI CORDIER (1849–1925)

PAR

PAUL PELLIOT.

Le 16 mars 1925, Henri Cordier avait travaillé tout le matin. Quand il posa la plume, il venait d'écrire la notice nécrologique de sir Alexander Hosie qui a paru dans le dernier numéro du *T'oung Pao*. L'heure l'appelait, en sa qualité de Président de la Société de Géographie, au déjeuner que S. E. Fakhry Pacha, ministre d'Égypte, offrait aux délégués français en partance pour le Congrès de Géographie du Caire. Cordier montait les degrés de l'Hotel Majestic quand une attaque le terrassa au bras de M. de la Roncière qui l'avait joint par hasard quelques instants plus tôt. On le ramena chez lui; il s'assoupit peu à peu et s'éteignit dans la soirée. Le dernier jour d'Henri Cordier reflète toute sa vie, faite de labeur personnel incessant et de dévouement ponctuel aux institutions scientifiques qui l'avaient élu parmi leurs dirigeants. Après plus d'un demi-siècle d'une production exceptionnellement féconde, ce grand travailleur est tombé tout entier, sans connaître l'amertume des lentes déchéances. Nul d'entre nous, au terme fixé par la destinée, ne souhaiterait pour soi-même une autre fin.

La famille de Cordier était d'origine savoyarde. Jérôme Cordier, le grand-père d'Henri Cordier, né près de Faverges (Savoie), vint se fixer comme horloger à Lisieux (Calvados); c'est là qu'il est mort, jeune encore, le 3 mai 1823 et a été inhumé; sa veuve,

Anne Véronique Toufflet, lui survécut longtemps, et mourut elle aussi à Lisieux le 25 octobre 1878; elle avait 95 ans.

Jérôme Cordier avait eu trois fils: Joseph Jérôme Cordier, mort célibataire à Caen le 1^{er} novembre 1879 à l'âge de 73 ans; Ernest Eugène Cordier, le père d'Henri Cordier, mort à Paris le 5 août 1880 à l'âge de 69 ans; Paul Lucien Cordier, mort en bas âge à Lisieux.

Ernest Eugène Cordier, bien que né à Lisieux (le 10 janvier 1812), aurait encore pu se réclamer de la loi sarde, mais il semble qu'il ait accepté purement et simplement la nationalité française. De bonne heure il se rendit aux Etats-Unis où il fut d'abord commissionnaire en marchandises, puis s'occupa d'affaires de banque. En 1848 il épousa, à Mobile (Alabama), Victoire Amélie Henriette Oudin, d'origine française. Le 8 août 1849, Henri Cordier naissait à la Nouvelle-Orléans. En 1852, Ernest Eugène Cordier, que ses affaires retenaient aux Etats-Unis, envoyait la mère et l'enfant à Lisieux, où naissait aussitôt un second fils, Victor (mort à Singapour en 1889); le père rentrait lui-même à Paris en 1855 et y ramenait sa famille. Un troisième fils, Jules, né en 1857, est aujourd'hui colonel d'infanterie en retraite.

Henri Cordier, après avoir commencé ses études à l'Institution Tuffier, passa en 1857 au Collège Chaptal où alla aussi son cadet, puis en 1865 à l'Institution Massin, et suivit ainsi les cours du Lycée Charlemagne; entre temps, son père, chargé de fonder à Changhai une agence du Comptoir d'Escompte, était parti en 1859 pour la Chine, où il fut bientôt rejoint par sa femme et son plus jeune fils. Les deux aînés sortaient chez leurs parents Caillebotte; c'est à cette parenté qu'est dû le portrait de Henri Cordier par Caillebotte dont une pieuse pensée veut faire bénéficier nos collections nationales. Ernest Cordier et les siens revinrent de Chine en 1864. En 1865, Henri Cordier fit un premier voyage en Angleterre

avec son père; puis il vécut deux ans dans ce pays, de 1867 à 1869, pour apprendre la langue à fond. Il aurait voulu passer par l'Ecole des Chartes, mais son père, voyant pour lui un plus grand avenir dans les affaires, décida de l'envoyer à Changhai où il comptait de nombreuses amitiés. Cordier s'embarqua donc à Marseille le 18 février 1869; après un double transbordement, il arrivait à Changhai le 7 avril, et entra dans la grande maison américaine Russell and C^o, où on lui confia très vite un poste important et à laquelle il appartint jusqu'à son départ pour la France le 31 mars 1876 ¹⁾).

Cordier n'entendait alors quitter la Chine que pour un congé. Le 9 mars 1877, il se rembarquait à Marseille pour l'Extrême-Orient, mais il trouva à Suez une dépêche de Prosper Giquel, le créateur de l'arsenal de Fou-tcheou, qui lui demandait de devenir à Paris le secrétaire de la Mission chinoise d'instruction. Cordier accepta et rentra. Bien que par la suite il ait beaucoup voyagé, visitant toute l'Europe et les deux Amériques et faisant le périple de l'Afrique, il ne revit jamais le pays dont l'étude allait occuper le demi-siècle qui lui restait à vivre. Le 25 mai 1886, il épousa Mademoiselle Marguerite Elisabeth Baudry, presque une amie d'enfance, fille d'un des associés de la Galignani's Library.

Pendant son séjour en Chine, Cordier, dédaignant la vie facile à laquelle trop d'Européens s'abandonnent volontiers en Extrême-Orient, s'était lié avec les quelques travailleurs sérieux qu'il y avait alors là-bas: S. Wells Williams, Bretschneider, l'abbé Armand David, le P. Aloys Pfister, et surtout les deux meilleurs sinologues qui aient vécu en Chine au XIX^e siècle, Palladius et Wylie. Dès qu'il fut fixé en France, il se donna tout aux recher-

1) Cordier a évoqué lui-même ses souvenirs de cette époque dans l'article *Some personal recollections* qu'il a donné au *London and China Express 50th Anniversary Number* du 27 novembre 1908.

ches d'érudition. La bibliographie semble l'avoir attiré dès son adolescence. On a retrouvé dans ses papiers une courte notice en anglais qu'il avait consacrée le 8 février 1868 au libraire Guillaume François De Bure. Le premier morceau de lui qui ait été imprimé, une lettre du 10 novembre 1870, est signée „*A Bibliomaniac*”. En 1871, deux ans après son arrivée en Chine, Cordier était devenu bibliothécaire honoraire de la North China Branch of the Royal Asiatic Society, et en 1872 il débutait dans la science par le catalogue méthodique de la bibliothèque à laquelle il avait accepté de consacrer ses heures de loisir¹⁾. En outre il avait réuni lui-même, dès avant son départ pour la Chine, puis en Chine même, une belle bibliothèque. Quand il se vit installé en France, il voulut la faire revenir d'Extrême-Orient; mais elle périt avec le *Mékong*, dans la nuit du 17 au 18 juin 1877, à la pointe de Ras-afun (cap Gardafui). Cordier n'eut de cesse qu'il ne l'eût reconstituée. Avant tout et par-dessus tout, il fut un bibliographe doublé d'un bibliophile.

1) Tout en rappelant dans la présente notice les principaux travaux de Henri Cordier, il me paraît inutile de l'alourdir par des renseignements bibliographiques détaillés. Le lecteur trouvera à ce sujet toutes les indications désirables dans la *Bibliographie des œuvres de Henri Cordier*, dressée par Cordier lui-même et publiée en août 1924 par la maison Paul Geuthner, petit in-8 carré, VIII + 151 pages, avec portrait (cf. *T'oung Pao*, 1924, 272). C'est à cette publication qu'est dû le portrait joint à la présente notice; M. Geuthner a eu l'obligeance de mettre le cliché à notre disposition. Il y a à ajouter à cette bibliographie: 1^o *Mémoires sur le Pégou*, dans *T'oung Pao*, 1924, 99—152; 2^o Notice sur M. Abadie, *Les Races du Haut-Tonkin*, *ibid.*, 156—157; 3^o Notice sur G. de Voisins, *Voyages—Ecrit en Chine*, *ibid.*, 157; 4^o Nécrologie de Joseph Beauvais, *ibid.*, 162; 5^o Nécrologie de Carlo Puini, *ibid.*, 162; 6^o Notice sur *Mission de Séoul—Documents relatifs aux martyrs de Corée en 1839 et 1846*, *ibid.*, 271; 7^o Nécrologie de Henri Chevalier, *ibid.*, 286; 8^o Nécrologie de Sir Alexander Hosie, *ibid.*, 395; 9^o Allocution pour la réception du prince Purachatra de Siam le 19 mai 1924, *La Géographie*, juillet-août 1924, 238—239; 10^o Allocution aux funérailles de Frantz Schrader, *La Géographie*, déc. 1924, 680—681; 11^o Traduction des *Mirabilia Descripta* de Jourdain Catalani de Sévérac (va paraître chez Geuthner en 1925); 12^o Notice sur Paul Jarry, *Le dernier logis de Balzac (Commiss. du vieux Paris, séance du 31 mai 1924)*; 13^o *L'Extrême-Orient*, dans *Hist. gén. des peuples*, Larousse, 1925, I, 373—380.

C'est à cette tournure de son esprit que nous devons les répertoires si précieux de toutes les publications en langues européennes concernant l'Extrême-Orient: *Bibliotheca Sinica* (1^{re} éd., 1881—1885 et Supplément de 1893—1895; 2^e éd., très augmentée, 1902—1908, et Supplément, 1922—1924); *Bibliotheca Japonica* (1912); *Bibliotheca Indosinica* (1912—1915). De telles œuvres, malgré un labeur immense, demeurent toujours incomplètes ¹⁾, et il s'y glisse forcément des erreurs. En outre la *Bibliotheca Japonica* est seule munie d'un index. Mais il faut espérer que l'Ecole française d'Extrême-Orient fera exécuter celui de la *Bibliotheca Indosinica*. Quant à celui de la *Bibliotheca Sinica*, il était très avancé à la mort de Cordier, et Madame Cordier a bien voulu accepter d'y mettre la dernière main. Ceux-là peuvent mesurer l'utilité de ces bibliographies qui, les ayant maniées pour l'Extrême-Orient, se sont pris souvent à regretter qu'il n'existe rien de tel pour l'Inde ou pour le monde musulman. Et pour l'Extrême-Orient lui-même, nous sentirons vite combien elles nous manquent à partir de la date où Cordier les a arrêtées.

Cordier, rappelé par Giquel, avait débarqué à Marseille le 26 mars 1877. Il reprit immédiatement les rapports qu'il avait noués l'année précédente avec le monde savant; dès le 19 mars 1877, il donnait à la *Revue critique* un premier article, consacré à *L'Extrême-Orient au Moyen-Age* de Louis de Backer; c'était un éreintement, et bien mérité ²⁾. Cordier, par ce compte rendu, s'essayait à ces travaux de géographie historique qui sont une des meilleures parts de son œuvre. Il se lia bientôt avec Charles Schefer, administrateur de l'Ecole des Langues Orientales

1) Les lacunes de la *Bibliotheca Sinica* sont surtout sensibles pour les publications en langue russe et pour celles concernant l'Asie Centrale.

2) Pour donner une idée de la publication de de Backer, qu'on voit encore mentionner parfois avec éloge, il suffit de reproduire cette note de la p. 425: „GERFAUX, cerfs; du latin *cervus, cervi, cervos*”.

Vivantes, orientaliste de valeur, parlant à merveille l'arabe, le turc et le persan, et qui était en même temps un collectionneur et un bibliophile dans l'âme ¹). Leurs relations devinrent presque quotidiennes quand Cordier fut chargé en 1881 du cours d'histoire, de géographie et de législation d'Extrême-Orient laissé vacant à l'École des Langues Orientales par la mort de Pauthier. Dès l'année suivante, en 1882, Schefer et Cordier inauguraient par le *Jean et Sébastien Cabot* de H. Harrisse le *Recueil de Voyages et de Documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIII^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e siècle* qui a atteint son XXIV^e volume en 1923. Cordier n'a fait paraître lui-même dans cette belle collection qu'un volume ²), mais considérable, *Les Voyages en Asie au XIV^e siècle du bienheureux frère Odoric de Pordenone*, Paris, 1891, in-8, XIV + CLVIII + 602 pages. Les notes, extrêmement copieuses, témoignent de recherches singulièrement étendues. Tout au plus peut-on regretter que Cordier les ait accrochées à l'ancienne traduction française d'Odoric, où la plupart des noms sont estropiés; les formes correctes ne sont ainsi presque jamais données dans le texte, et se trouvent reléguées dans les notes; mieux eût valu peut-être faire une traduction nouvelle du texte latin.

La même année qu'il publiait *Odoric de Pordenone*, Cordier faisait paraître dans le *T'oung Pao* un article, principalement bibliographique, sur *Jean de Mandeville*. Mais c'est surtout avec Marco Polo qu'il revint aux voyageurs du Moyen Age. Dès son

1) La *Bibliotheca Sinica* cite souvent des ouvrages anciens d'après les exemplaires de Schefer. J'ai cependant rencontré plusieurs fois des ouvrages provenant de la bibliothèque de Schefer et que Cordier n'avait pas vus.

2) Un autre avait été annoncé comme devant former le Vol. XVII de la collection; c'était une traduction française annotée du voyage de „Niccolo Conti”, faite par Cordier sur le texte latin de Pogge. Mais le Vol. XVII est devenu l'*Itinéraire de Jérôme Maurand* publié par L. Dorez. Cordier n'a publié sur „Nicolò de Conti” (et en même temps sur Varthema) qu'un essai bibliographique paru dans le *T'oung Pao* de 1899. La traduction annoncée en 1896 était en cours d'exécution quand la mort est venue l'interrompre.

retour de Chine, Cordier avait été présenté au colonel sir Henry Yule, l'érudit admirable de science et de bon sens qui avait publié en 1866 *Cathay and the Way thither* et en 1871, puis en 1875, *The Book of Ser Marco Polo*. Le Marco Polo de Yule était devenu introuvable; au début du présent siècle, on songea à le réimprimer. Mais Yule était mort le 30 décembre 1889. On eût pu, ainsi qu'il fut fait à maintes reprises pour des œuvres concernant l'Extrême-Orient, telles celles de Wylie, de Mayers, de Bretschneider, de Playfair, se borner à reproduire telle quelle l'édition épuisée, en tenant pour non avenus les progrès faits par la science en vingt-cinq ans. Heureusement, la piété filiale de Miss A. F. Yule, appuyée par l'esprit libéral de l'éditeur John Murray, l'entendait autrement. Une révision fut décidée, qui, tout en respectant le texte primitif de Yule, y ajouterait ce qu'il faudrait de rectifications ou de précisions, et c'est à Henri Cordier que cette mise au point fut demandée. Il s'acquitta de sa tâche avec bonheur; l'édition nouvelle parut en 1903; elle a été encore complétée en 1920 par un volume de *Notes and Addenda*. Cordier a su faire passer dans ses notes à peu près tout ce qu'on a écrit jusqu'en 1920 et qui peut éclairer l'œuvre du voyageur vénitien. Ceci n'implique pas d'ailleurs que le dernier mot soit dit sur Marco Polo. Même à laisser de côté les commentaires nouveaux qu'on peut tirer des sources orientales et principalement des sources chinoises, le texte adopté pour le récit lui-même n'est pas des plus satisfaisants. Cordier, et cela se comprend, a gardé le texte anglais tel que Yule l'avait établi. Mais ce texte n'est pas toujours une traduction correcte de l'original; son éclectisme a parfois accueilli des membres de phrase suspects, et en a omis d'autres qu'on peut tenir pour autorisés et importants; enfin les variantes des noms propres ne sont le plus souvent pas indiquées, et parfois la forme consacrée pour ces noms par l'édition de Yule n'est pas la meilleure.

A mon avis, le prochain éditeur de Marco Polo devra avant tout entreprendre une collation nouvelle des manuscrits.

Avant son édition de Marco Polo chez John Murray, Yule avait publié en 1866 *Cathay and the Way thither* pour la Hakluyt Society. L'ouvrage, lui aussi, avait disparu du marché. Le conseil de la Hakluyt Society, en présence du succès obtenu par Cordier dans sa réédition de Marco Polo, lui proposa de rééditer également *Cathay and the Way thither*. Cette seconde édition, en quatre volumes au lieu de deux, a paru de 1913 à 1916. Plus encore que dans son Marco Polo, Yule avait fait ici œuvre de pionnier; le travail de révision était devenu tout à fait nécessaire. Cordier s'est montré là, à son ordinaire, admirablement informé de tout ce qu'on avait écrit sur le sujet, et cette seconde édition, munie, mieux encore que le Marco Polo, d'un excellent index, restera longtemps une mine de renseignements. Certains chapitres cependant en ont déjà vieilli ou en vieilliront vite, à raison des informations que les recherches du P. Golubovich, du Rev. A. C. Moule et de nombre d'autres ont récemment apportées ou vont apporter encore sur les voyageurs et les missionnaires qui, au Moyen Age, ont suivi tout ou partie des routes conduisant au „Cathay”. Nul plus qu'Henri Cordier ne s'est réjoui de ces découvertes et de ces précisions nouvelles.

L'étude des anciens voyageurs européens en Asie a occupé Cordier jusqu'à son dernier jour. Au moment de sa mort, il venait de donner les bons à tirer de sa traduction annotée des *Mirabilia descripta* dus au Dominicain Jourdain Catala, de Sévérac¹). Ici encore il marchait sur les traces de Yule, qui avait traduit en anglais l'œuvre du frère Jourdain dans un volume de la Hakluyt Society paru en 1863. Mais cette œuvre de Yule, la première qu'il

1) Cordier a adopté la forme „Jourdain Catalani de Sévérac”. Comme l'édition n'est pas encore sortie, je ne puis apprécier les raisons de son choix.

eût publiée dans ce domaine, laissait fort à désirer; aussi Cordier a-t-il estimé à bon droit que mieux valait cette fois la reprendre complètement, et en son nom propre.

Bibliographie extrême-orientale, voyageurs médiévaux, voilà qui eût suffi, semble-t-il, à prendre la vie entière d'un savant. Cordier a publié bien autre chose. Chargé d'un cours d'histoire, de géographie et de législation de l'Extrême-Orient en 1881, titulaire de ce cours en 1888, en outre professeur à l'Ecole libre des Sciences politiques pendant quelques années à partir de 1886, ses travaux d'histoire et de géographie s'étendent à l'Extrême-Orient tout entier. Cet homme très patriote était un „colonial” de la première heure. En 1873, il avait connu à Changhai Francis Garnier, quand celui-ci, appelé par l'amiral Dupré, partait remplir au Tonkin la mission où il devait trouver une mort glorieuse. Garnier, homme d'action, était aussi un savant que Yule tenait en haute et juste estime. Cordier lui consacra une nécrologie émue, puis écrivit à la fin de 1874 un *Narrative of Recent Events in Tong-King* qui parut en 1875 et fit alors quelque bruit en Extrême-Orient. Rentré en France, Cordier commença d'écrire à la *Revue critique*, au *Journal des Débats*, à la *Revue d'histoire des religions*, à la *Revue historique*, mais il lui manquait une revue où des travaux assez étendus et des documents concernant l'Extrême-Orient pussent paraître en abondance; il crut triompher de cette difficulté en fondant chez E. Leroux la *Revue de l'Extrême-Orient*, dont le premier volume parut en 1882, mais qui n'alla pas au-delà du troisième volume, publié en 1887. L'une des raisons qui faisaient obstacle au succès de ce périodique était l'absence de caractères chinois. Un peu plus tard, Cordier trouva enfin l'instrument dont il avait besoin quand, en collaboration avec Gustave Schlegel, il prit la direction de la revue internationale *T'oung Pao* que l'éditeur E. J. Brill offrait d'imprimer à Leyde. Le premier numéro parut en 1890. Il n'y

avait pas alors en Europe d'autre organe de quelque tenue scientifique et qui fût consacré à l'Extrême-Orient; il n'y en eut pas d'autre avant la création de l'*Ostasiatische Zeitschrift* en 1912. D'avoir fondé et fait durer le *T'oung Pao* est peut-être le plus grand service que Cordier pouvait rendre à l'orientalisme.

Avant même que la *Revue de l'Extrême-Orient* existât, Cordier avait fait paraître en 1883 un premier volume (qui n'eut pas de second) de documents concernant *La France en Chine au XVIII^e siècle*; il devait lui donner en 1910 une contrepartie, *La Chine en France au XVIII^e siècle*. De 1886 à 1893, il écrivit tous les articles consacrés à l'Extrême-Orient dans les 17 premiers volumes de la *Grande Encyclopédie*; c'est également à lui que sont dûs les chapitres concernant l'Extrême-Orient dans l'*Histoire générale* de Lavisse et Rambaud. Nommé en 1892 Membre du Comité des travaux historiques et scientifiques du Ministère de l'Instruction publique, il donna au *Bulletin de géographie historique et descriptive* rédigé par ce Comité divers mémoires dont le premier (1895) est consacré à *L'Extrême-Orient dans l'Atlas catalan de Charles V roi de France*. D'autres travaux ont paru dans la *Revue d'histoire diplomatique*, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, dans les recueils publiés par les professeurs de l'École des Langues orientales à l'occasion des congrès d'orientalistes ou du centenaire de leur propre maison, dans le *Journal Asiatique*, enfin, à partir de son élection à l'Institut en 1908, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* et dans le *Journal des Savants*. Un bon nombre de ces mémoires, y compris certains qui avaient paru dans le *T'oung Pao*, ont été réimprimés sans changements dans les quatre volumes de *Mélanges d'histoire et de géographie orientales* publiés chez MM. Maisonneuve de 1914 à 1923.

Cordier, qui avait fréquenté aux Archives des Affaires-Etrangères pour ses recherches sur le XVII^e et le XVIII^e siècle et sur les

temps de la Restauration et de la monarchie de Juillet, obtint qu'on lui ouvrît aussi les cartons de la seconde moitié du XIX^e siècle. Il en tira cinq gros volumes, *L'expédition de Chine de 1857—1858* (1905), *L'expédition de Chine de 1860* (1906), et surtout l'*Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales 1860—1902* (3 vol., 1901—1902), tous bourrés de documents, et dont une sorte de réplique, puisée aux archives anglaises, est aujourd'hui constituée, pour la période 1834—1911, par les trois volumes de M. H. B. Morse, *The international relations of the Chinese Empire* (1910—1918). Ce sont là des instruments de travail indispensables à quiconque veut parler de la Chine entre la guerre d'opium et la révolution de 1911.

Enfin, Cordier, toujours infatigable, a fait paraître en 1920—1921 chez Geuthner une *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie mandchoue*. A parler franc, cet ouvrage en quatre volumes représente un gros effort et sera utile — la vente le prouve et aussi le projet d'une traduction anglaise — parce qu'à certains égards on n'en a pas d'autre du même genre, mais il n'est pas ce qu'il y a de plus solide dans l'œuvre de Cordier. Les parties concernant les „relations avec les pays étrangers” sont bonnes; c'est là un domaine où Cordier travaillait de première main. Mais il n'en va pas de même pour l'histoire générale de la Chine. Là, la tâche était écrasante; c'est un champ immense qu'on commence à peine de défricher. Cordier avait habité la Chine, mais il n'avait pas d'accès direct aux textes chinois. Les éléments de son récit lui sont ainsi fournis le plus souvent par l'*Histoire générale de la Chine* du P. de Mailla (1777—1785), qui est elle-même la traduction, pas toujours fidèle, d'une compilation du XII^e siècle et de sa suite. Or, en Chine comme ailleurs, et plus que jamais, la nécessité de remonter aux sources s'impose. Certains chapitres

de l'*Histoire générale*, pour consciencieuse qu'elle fût, étaient plus ou moins caducs au moment même de son apparition.

Nous voici à peu près au terme de l'œuvre „orientale" d'Henri Cordier. Mais il s'en faut que son activité se soit bornée là. Doué d'une curiosité presque universelle et d'une mémoire hors de pair, il a trouvé le temps de s'intéresser aux recherches les plus variées. Sans être américaniste de profession, il suivait ce qui se faisait en ce domaine. En 1893, il était devenu secrétaire général de la Société des Américanistes de Paris, et ses articles relatifs à l'Amérique ont fourni la matière d'un volume de *Mélanges américains* paru chez Maisonneuve en 1913. Au Comité des travaux scientifiques (Section de géographie historique et descriptive), à la Société de Géographie, à l'Académie des Inscriptions, il fut toujours le porte-parole averti des voyageurs d'Afrique aussi bien que d'Asie. Les questions de littérature et d'histoire françaises et étrangères lui étaient familières, et il a donné des notes nombreuses à l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*. Dans le domaine de la littérature pure, ses publications ont été surtout d'ordre bibliographique: *Bibliographie des œuvres de Beaumarchais* (1883); *Essai bibliographique sur les œuvres d'Alain-René Lesage* (1910); *Bibliographie Stendhalienne* (1914), pour la grande édition de Stendhal entreprise par la librairie Honoré Champion; joignons-y la *Bibliographie des œuvres de Gaston Maspero* (1922), qui est l'hommage d'une vieille amitié. Cordier était enfin un fervent du vieux Paris. Membre du Comité de la Société des Amis des Monuments parisiens depuis 1899, il était devenu membre de la commission du Vieux Paris en 1918, et son intérêt pour la topographie ancienne de la capitale et de sa banlieue, outre plusieurs articles insérés au *Journal des Savants*, s'est plus particulièrement exprimé dans deux mémoires, *Un coin de Paris*, *L'Ecole des Langues orientales vivantes*,

2, rue de Lille (1913), et *Annales de l'Hôtel de Nesle (Collège des Quatre-Nations-Institut de France)* (1916).

Telle fut l'activité du savant, prodigieusement diverse. Il reste à parler de l'homme, qui était excellent. Cordier était essentiellement sociable, membre d'une foule de sociétés, de déjeuners et de dîners corporatifs, où la sympathie universelle l'entourait¹). Je crois bien que, depuis son retour en France en 1876, il ne manqua jamais un congrès d'orientalistes, sauf celui des études d'Extrême-Orient tenu à Hanoi en 1902, et auquel, au dernier moment, il eut le regret de ne pouvoir participer. Tant en France qu'à l'étranger, le Gouvernement, la Société de Géographie, l'Institut le choisirent maintes fois pour délégué; c'est ainsi qu'il représenta le Gouvernement au XVII^e Congrès international des Américanistes tenu à Buenos-Ayres en 1910. Parfois l'appel vint de l'étranger: il fut invité en 1904 à aller faire une conférence à l'Exposition de Saint-Louis, et en 1905 à se rendre au Cap de Bonne-Espérance pour la réunion qu'y tint alors la British Association²). Les honneurs lui étaient venus en abondance: officier de la Légion d'honneur (1921), membre de l'Institut (1908), président de la Société française de bibliographie (1908), président du 52^e Congrès des Sociétés Savantes (1914), vice-président de la Société asiatique (1918), président de la Société de Géographie (1924), président du Comité des travaux historiques et scientifiques, section de géographie historique et descriptive (1918), administrateur adjoint de l'École des Langues Orientales vivantes (1919), président de la Société des traditions populaires (1918), président de la Société Ernest Renan (1921), vice-président du Comité national de Géographie (1920),

1) Cette sympathie se manifesta très chaleureuse lors du dîner qui fut offert à Cordier le 18 décembre 1924 à l'occasion de son 75^e anniversaire. Cf. *La Géographie*, janvier 1925, 83—86; *Bulletin du Comité de l'Asie Française*, Février 1925, 76—79 (par H. Froidevaux).

2) Il en rapporta un volume, *Le Périphe d'Afrique*, Paris, s.d. [1906], in-8.

membre d'honneur de nombreuses sociétés scientifiques françaises et étrangères, et en particulier membre d'honneur de la Royal Asiatic Society et, depuis 1921, corresponding Fellow de la British Academy. Il était assidu à toutes les réunions, et s'acquittait exactement de tous les devoirs que ses fonctions nombreuses impliquaient. Mais c'est surtout à l'Institut qu'il se sentait chez lui. Dans ses dernières années, il y venait travailler autant dire chaque jour, en un coin de la bibliothèque qui était devenu le sien et où s'aligeaient les livres qu'il avait le plus souvent à consulter. Sauf le dimanche matin, où on le trouvait toujours chez lui, c'est à l'Institut qu'on savait le rencontrer, toujours accueillant, et prêt à donner une information, un conseil, un appui.

Cet homme „arrivé” était resté simple et bienveillant. Il était sympathique aux jeunes, et ne leur demandait que de travailler de bonne foi. Par ses publications, Henri Cordier a doté l'extrême-orientalisme d'instruments d'une valeur éprouvée, mais, en outre, tant par son exemple que par son action auprès des corps savants, il a eu une grande influence sur l'orientation et le développement de la génération actuelle des savants français qui se consacrent à l'étude de l'Extrême-Orient. Nous tous qu'il aimait et qui l'aimions, nous lui garderons toujours la gratitude de tout le bien qu'il nous a fait ¹).

Notices nécrologiques sur Henri Cordier: *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1925, 86—89, par Ch.-V. Langlois; *La Géographie*, avril-mai 1925, 395—402; *Journal des Savants*, mars-avril 1925, 80—83, par H. Dehérain; *The China Express and Telegraph*, 16 avril 1925, 252—253, par A. G. Angier (très inté-

1) Les parents de Cordier avaient été enterrés à Lisieux, mais lui-même repose au cimetière d'Yerres (Seine-et-Oise).

ressante); *Bulletin du Comité de l'Asie Française*, mars-avril 1925, 97; *The Times* du 12 mai 1925, par Sir Ed. Denison Ross (reproduite dans *J.R.A.S.*, 1925, 571—572); *Bulletin of the School of Oriental Studies*, III, 855—856, par W. Perceval Yetts; *Geographical Journal*, août 1925, 179; *Revue indochinoise*, mars-avril 1925, 349—351, non signée (est de Paul Boudet; reproduite par lui dans *Bibliogr. de l'Indochine française*, 8^e Suppl^t, mars 1925, Hanoi, 1925, in-8, pp. 1—3).
